MIEL ET CHARBON

Thierry Filou

Éditions ThoT
Roman

Pour son premier roman, Thierry Filou s'est inspiré de certaines ambiances rencontrées lors de ses nombreux voyages, mais aussi d'un certain contexte familial. À l'aube de ses cinquante ans, il a su utiliser la sagesse dévolue à son âge, associée à un fort désir d'écriture, et publie aujourd'hui un roman émouvant. Sensible à la condition humaine, il imagine souvent des héros qui cherchent à s'extraire de la précarité de leur quotidien. Dans ce récit, les personnages et les décors sont simples, la douleur est complexe. Son écriture, pleine d'images fortes, crée une atmosphère poétique et laisse éclater la souffrance contenue par un grand nombre de populations, fortement éloignées de notre monde occidental.

La fleur qui fane…

Aujourd'hui encore, il devait se rendre au puits, lesté de seaux qui le blessaient aux bourrelets graisseux de ses épaules.

Le chemin invisible qui le menait à travers cette steppe, aride à cette saison, se révélait pour lui enchanteur, tant ses souvenirs d'enfance ressurgissaient. Au fur et à mesure de sa progression, alors que son habit blanc et long était plaqué par le vent sur sa peau moite, il sentait les grains de sable pénétrer et ratisser ses pieds à l'intérieur des plis de sa peau sculptée. La poudre s'était écoulée depuis, comme à travers un sablier où la marque du temps ne l'avait jamais impressionné.

Parti d'une histoire simple, il avait peu à peu éprouvé les trésors de la vie.

Lorsqu'il dut quitter la case familiale, le bonheur ne l'avait pas encore envahi. Ses parents, comme toujours dans ces villages, l'avaient promis à la fille d'un voisin. Le confort s'en retrouvait gonflé ; les bouches à nourrir diminuaient.

Son ami Assen suivait le même sentier, même si lui

n'avait pas à redouter l'avenir. La fille du chef du village, belle comme une étoile, ne pourrait lui causer tracas.

Ce jour-là, il avait dû aller seul à la porte, le cœur affolé battant dans ses tempes et soulevant par saccades son buste musclé, pour rencontrer Persha, celle qu'il devait aimer.

Bien sûr, il l'avait souvent côtoyée, sur les bancs improvisés de l'école du village, ou dans les fêtes colorées qui faisaient se rencontrer tous ceux qui vivaient là. Mais cette fois, l'instant devait rester gravé à tout jamais dans son histoire, et au fond c'est peut-être cela qui emballait son cœur.

Persha, Imod la connaissait par cœur. Jamais cependant, malgré son doux visage un peu rond, elle n'avait réussi, au cours des longs instants studieux et joyeux, à faire monter en lui cette flamme ravageuse qui le torturait lorsqu'il regardait Pouni, la fille du chef du village. Pourtant, Persha savait elle aussi distiller son charme lorsque, à la sortie de la classe, quand la torpeur du climat envahissait les lieux, elle laissait d'un passage fugace traîner un nuage parfumé dans son sillage. De nombreuses fois, Imod et Persha avaient joué ensemble, parcourant les espaces étroits entre les cases comme des ruelles imaginaires.

Ce village, ses parents avaient dû s'y implanter, parce que la désertification les avait chassés d'une terre où plus aucune chèvre n'avait rien à brouter.

Se faire accueillir puis admettre par les autres habitants avait demandé beaucoup de temps, mais ses parents, courageux et déterminés, n'avaient pas d'autre possibilité.

Lui ne gardait en souvenir que de longues journées passées à aider sa famille pour le travail des chèvres. Celles-ci

lui avaient procuré du bonheur, joie de les voir se précipiter à son arrivée, câlines qu'elles étaient avant de savourer leur ration quotidienne d'eau.

Ses frères et sœurs, pourtant si nombreux, ne lui procuraient pas la même intimité. Le mouvement dans la case était perpétuel, et peu de temps restait pour percevoir la tendresse et l'amour. Des hordes d'enfants gesticulaient et piaillaient, défilant en un ruban coloré qui s'enroulait sur les énormes poteaux de bois foncé soutenant la toiture palmée. La joie et la vie inondaient l'espace, mais son sentiment ne pouvait qu'être gris. Non pas qu'il eût félicité à se traîner dans la morosité, mais son rêve résidait ailleurs.

Il se souvient parfaitement de cette journée peu ordinaire qui l'avait tourmenté lorsqu'il était plus jeune : peut-être avait-il dix ans...

Depuis quelques jours, il avait pu surprendre ses parents, pourtant peu bavards, tenir de véritables conseils dignes des plus grands chefs guerriers, comme ceux que lui avait décrit un jour son grand-père.

Puis, une après-midi, alors qu'il rentrait de l'école, flanqué de sa besace en cuir encore imprégnée de l'odeur animale, il vit tout un attroupement peu habituel à l'entrée du village. Sa curiosité et son envie, plus fortes que la raison, le poussèrent vers cet étrange spectacle.

Plusieurs hommes et femmes blancs, vêtus de pantalons aux poches multiples, et de chemises aux manches retroussées, se pressaient autour d'un matériel peu usuel dans la région. Des tubes métalliques noirs, transportés par d'énormes engins aux pneus dentés, gisaient sur le sable.

L'équipe, scrutée par le chef du village, s'affairait pour emboîter ce jeu de construction qu'il trouvait intrigant.

Les femmes et les hommes grouillaient autour de cet édifice qui commençait à prendre forme, mais n'en était pour lui pas moins mystérieux. Son cœur se serrait lorsqu'il les entendait crier pour résister à la difficulté de l'assemblage. Mais plus que tout, la contemplation de ces gros véhicules, semblables à des carapaces de soldats unis, prêts à bondir en soulevant le sable sur des dizaines de mètres, lui faisait envie.

Et puis il avait vu repartir après plusieurs jours cette caravane étrange, laissant derrière elle quelques sculptures informes dans le roc et peuplant son esprit d'un imaginaire qui ne devait plus l'abandonner.

Il avait certainement compris la déception de ses parents, contraints, à cause de l'échec de cette mission, d'abandonner leur exploitation, tant l'eau venait à se tarir au fond du puits.

Pour lui c'était un renouveau, une sorte d'aventure exceptionnelle, puisqu'il devait, avec toute sa famille, s'appliquer à tout ranger pour prendre le chemin d'un nouvel habitat.

Contrairement à ses frères et sœurs, il ne craignait pas ce bouleversement, certainement parce qu'il savait qu'un jour, lui aussi roulerait dans un de ces énormes bolides qu'il ne pouvait oublier.

Ses futurs beaux-parents avaient su l'accueillir avec chaleur, comme pour dédramatiser cette première rencontre officielle avec Persha.

— Imod, je veux que tu sois pour ma fille tout ce que, j'espère, j'ai été jusqu'à présent pour elle, et bien entendu que tu la rendes heureuse en vous entourant d'une famille

unie. Pour cela, dit Quetra, le père de sa fiancée, ma femme et moi avons décidé de te léguer une partie de nos terres ; elles vous permettront d'élever les quelques chèvres que nous vous offrons également, pour sceller cette union. Charge à tes parents de vous fournir les moyens de construire une case afin d'abriter ta future famille.

Au fur et à mesure qu'il déroulait son discours, on pouvait aisément remarquer les éclats lumineux dans ses pupilles, pudiquement voilées par un battement de ses paupières flétries.

Persha, assise non loin des deux hommes et vêtue d'un ensemble turquoise lui drapant admirablement le corps, semblait émue par le caractère solennel de cette rencontre.

Elle savait ce qu'elle représentait pour son père, elle la troisième et dernière fille de la fratrie. Non pas qu'elle se considérât comme la favorite vis-à-vis de ses aînés, qui étaient déjà affranchis du joug familial depuis quelques années. Mais semblait-il, son père, le temps aidant, se rendait compte peu à peu, au fur et à mesure de leur départ, des trésors que représentaient ses enfants. Lui qui avait toujours mené d'une main ferme l'exploitation familiale, obligeant femme et enfants à se donner sans retenue, semblait marquer le pas dans ces instants fondamentaux.

Son épouse, Punabil, assise à ses côtés, prudente et prévenante, profita de ce moment de grâce pour aller préparer du thé. Non pas qu'elle ne voulût pas partager cet instant sublime, dont elle savait à quel point l'émotion, telle une lame de fond qui régénère le corps sur son passage, l'envahissait. Mais elle avait toujours su évoluer auprès de son mari avec discrétion et pudeur, de peur de le froisser. Il savait

se transformer en redoutable petit tyran colérique lorsqu'il sentait l'entreprise familiale décliner.

Imod comprit alors que cette famille, comme la sienne d'ailleurs, était soudée par la volonté du père et la grâce de la mère. Il connaissait tous les enfants de Punabil et Quetra. Souvent il jouait au palet, sorte de football rudimentaire, avec les frères de Persha. Quant à elle, même s'il la taquinait parfois en sortant de l'école, rien dans son comportement assez neutre ne permettait de dévoiler l'ambiance familiale.

Il prit alors son courage pour allié, et dans un élan de fronde, mais aussi de nervosité hallucinatoire – sa vue se brouillait lorsqu'il devait exprimer franchement ses sentiments –, Imod, les yeux fixés sur Quetra, déclara :

— Père, je suis conscient du cadeau merveilleux que vous me faites, votre fille doit me ravir, et j'y mettrai toute mon énergie. J'ai soif aussi de construire une famille respectable et honnête, mais je reste l'allié de la nature, et jamais ne pourrai naviguer contre elle indéfiniment.

On entendit aussitôt le bruit aigu d'un verre à thé tombant sur le plateau métallique que préparait Punabil dans le réduit qui servait de cuisine. Un silence envahissant vint étouffer cette note discordante, rompu par la surprenante intervention de Persha.

— Je sais que ma parole importe peu, mais moi aussi, je partage le sentiment d'Imod. Je ne pourrai simuler toute ma vie le bonheur s'il n'est pas au rendez-vous. Néanmoins, je suis prête à en accepter l'augure, et je crois savoir qu'Imod me rendra heureuse et féconde.

Le bruit des verres se fit de nouveau entendre, mais

cette fois-ci ils s'entrechoquaient joyeusement sur le plateau comme s'ils rebondissaient à chaque soubresaut, en rythme avec les pas de Punabil sur la terre battue. Lorsqu'elle déposa sur la table basse le service fumant et odorant, même si elle lui tournait le dos, Imod pouvait percevoir un corps allègre vêtu d'une longue tunique aux couleurs chaleureuses de désert qui s'éteint. Un rictus de bonheur s'échappait de la bouche charnue de Punabil.

Comme dans les plus belles histoires, la fête pour célébrer le mariage fut totale.

Tous les habitants, comme d'usage en de pareils cas, s'étaient réunis au centre du village et rivalisaient de gaieté pour déguster les mets. Persha et Imod profitaient de cette première journée pour se découvrir, même si l'occupation ne manquait pas. Distribuer, répartir, enchanter, réconforter, se confesser, tel était le sort de nos deux jeunes mariés auprès de la population du village. Leurs mères avaient travaillé dur pour confectionner tous les plats colorés, odorants et délicieux que l'on s'était partagés.

Les femmes, assises près de leurs jeunes enfants, se divertissaient bruyamment en étouffant des rires que l'on devinait moqueurs. C'était l'occasion pour elles de se retrouver et de se soulager des affronts parfois rudes de leurs époux.

La musique aussi se faisait entendre ; quelques habitants avaient des djembés et des calebasses à cordes, qui s'harmonisaient pour un concert improvisé. Les enfants tournaient, criaient et dansaient sur cette farandole. Le bonheur semblait parfait.

Imod s'interrogeait, à la faveur d'une pause à travers ce marathon festif. Serait-il à la hauteur des ambitions de ses

parents, rendrait-il Persha heureuse, pourrait-il rester toute sa vie dans ce village ?

Parfois des démons venaient le hanter et plusieurs fois, il s'était réveillé luisant de sueur ; ses rêves le préoccupaient.

Seul la nuit dans une ruelle étroite, il déambulait perché sur un véhicule du désert, semblable à ceux qu'il voyait quelquefois passer non loin du village. Autour de lui, la population indifférente vaquait à des occupations peu usuelles. Certains découpaient le bas des maisons, toutes alignées comme sur une avenue, afin de s'y ménager un passage pour se mettre à l'abri. D'autres se faisaient face et s'épanchaient l'un envers l'autre en se tapant franchement dans le dos. Au bout de l'avenue, un lac éperdu gisait, et son véhicule, avec une force inouïe mais sans bruit, fonçait sur cette immensité pour glisser jusqu'à l'autre rive.

Cette nouvelle vie débutait et l'apprentissage de l'amour était plutôt prometteur. Nos deux amants s'accordaient bien, et ravis de la conquête de leurs corps, ils abordaient la naissance de leur famille avec beaucoup d'entrain. Persha était courageuse et déterminée. Passé les premiers temps de l'installation où il avait fallu observer la construction de la case familiale, elle redoublait d'imagination pour transformer ce lieu en un écrin de bonheur. Imod, aidé par ses pères, dont le travail avait été laborieux pour ériger l'édifice, savourait l'allégresse de se retrouver seul avec sa femme en ce lieu enchanteur.

Le travail pour s'occuper des chèvres n'était que routine, et peu à peu, sa femme devint son unique désir. Les habitants du village, comme attirés par cette grâce, savaient leur

rendre visite, et le temps s'écoulait librement sans qu'aucun nuage n'obscurcisse ce tableau.

— Imod, dit-elle d'un air malicieux en lui frôlant la chevelure, je sais maintenant que tu pourras être un véritable chef de famille, notre amour a su nous donner un futur enfant.

— Persha ! Je savais que tu pouvais m'apporter le bonheur, mais à cet instant, j'exulte : grâce à toi, je vais être papa.

Il la prit par la taille et dans un tourbillon amoureux, la couvrit de baisers, l'entraînant sur la couche, sorte de matelas de paille posé sur un socle de bois. Ils surent profiter de cet instant pendant de longues minutes, parfois riant, parfois plus graves, se dévisageant.

Le travail devint plus difficile ; les enfants demandaient de l'attention, et il fallait nourrir toutes ces bouches affamées. Imod et Persha réalisaient maintenant à quel point leurs parents avaient su se sacrifier, sans jamais se plaindre ni sourciller. Leurs enfants s'élevaient, participant davantage aux tâches quotidiennes, et les aînés aidaient les plus jeunes à grandir.

Pourtant Imod, même s'il était fier de sa famille, sentait un bonheur lui échapper. Sa femme, soucieuse d'être toujours présente auprès de ses enfants, et angoissée à l'idée qu'ils viennent à manquer de quelque chose, se livrait intégralement au labeur. Les saisons devenaient de plus en plus sèches, et chaque année il fallait marcher davantage pour trouver de l'herbe aux chèvres.

Parfois, ils arrivaient à discuter, lorsque l'obscurité envahissait le logis. Tous les enfants semblaient dormir et

Imod, toujours désireux du plaisir d'enlacer son épouse, se voyait quelquefois, comme ce soir, délicatement écarté de l'étreinte du bonheur. Il respectait sa femme et la fatigue qu'elle pouvait invoquer, mais ce soir-là, il ne sut réprimer son besoin de lui en parler.

— Je sais que tu travailles dur et qu'il ne te reste que peu d'énergie à me consacrer, mais moi aussi j'ai un cœur, et même si tu penses que je ne veux que de l'amour, c'est bien de tendresse dont je suis friand.

— Nous sommes déjà dans la difficulté avec nos six enfants, lui répondit Persha sans se retourner pour mieux l'ignorer, alors ne crois-tu pas qu'il serait irresponsable, pour quelques minutes de plaisir, d'avoir à nourrir une bouche de plus ?

— Jamais je ne t'ai parlé d'avoir un autre enfant, s'exclama-t-il, mais je souhaite simplement que tu restes mon amoureuse afin que je puisse te serrer dans mes bras comme avant.

Persha tourna doucement sa tête vers son mari pour y laisser deviner un petit sourire de fierté, mêlée à du scepticisme.

— Je reste ta femme et ton amante, mais demain je dois me rendre au marché de Sengra ; je pars bien avant le lever du soleil pour profiter de la mule du voisin.

Cette nuit-là encore, Imod se réveilla trempé de sueur, et se décida à parler de ses rêves délirants à son ami Assen.

Il aimait mener en sa compagnie les chèvres jusqu'au lieu de pâture, et plus que tout, passer la journée à discuter des événements de leur vie.